

« Acquérir un savoir sur le terrain plutôt qu'à l'école exclusivement ».

Entretien avec Rachel Bouvet

Aude Jeannerod, Université Catholique de Lyon [✉](#)

Morgane Leray, Aix-Marseille Université [✉](#)

Olivier Sécardin, Université de Hiroshima [✉](#)

*RELIEF – Revue électronique de littérature française*  
Vol. 18, n° 1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature  
avec les humanités environnementales », dir. Aude  
Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

### Pour citer cet article

Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin,  
« "Acquérir un savoir sur le terrain plutôt qu'à l'école  
exclusivement". Entretien avec Rachel Bouvet »,  
*RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 18,  
n° 1, 2024, p. 44-53. [doi.org/10.51777/relief19399](https://doi.org/10.51777/relief19399)

## « Acquérir un savoir sur le terrain plutôt qu'à l'école exclusivement » Entretien avec Rachel Bouvet

AUDE JEANNEROD, Université Catholique de Lyon

MORGANE LERAY, Aix-Marseille Université

OLIVIER SÉCARDIN, Université de Hiroshima

### Résumé

Pour Rachel Bouvet, les études littéraires se réinventent au contact des autres disciplines : de la géographie, pour une approche géopoétique des textes, mais aussi des sciences du vivant, pour une approche globale du végétal. Et plus largement, c'est par le mouvement, par l'exploration et par la rencontre de l'altérité que la chercheuse entend faire dialoguer recherche et création littéraires. Rachel Bouvet est professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Elle a d'abord travaillé sur les espaces et les lieux en littérature, s'inscrivant en cela dans une démarche géopoétique, avant de s'intéresser aux rapports entre littérature et botanique. Elle a co-fondé *La Traversée – Atelier de géopoétique*, ainsi que GRIVE (Groupe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l'environnement). Elle a notamment co-dirigé, avec Stéphanie Posthumus, le collectif *Mouvantes et émouvantes. Les plantes à travers le récit* (Presses universitaires de Montréal, 2024).

*Aude Jeannerod, Morgane Leray et Olivier Sécardin (AJ, ML, OS) – Vos travaux actuels mettent le végétal au centre des études littéraires, à la croisée des disciplines, entre botanique et poétique. Comment se passe ce mariage des disciplines, rarement associées ?*

Rachel Bouvet (RB) – Comme la botanique et les études littéraires sont des disciplines très éloignées l'une de l'autre, il a fallu dans un premier temps explorer, débroussailler, se frayer un chemin pour mettre au point une approche critique à la fois sensible à la dimension végétale et rigoureuse sur le plan scientifique. Pour développer ce projet, j'ai obtenu en 2017 une subvention du CRSH (Conseil de recherches en sciences humaines du Canada) avec Stéphanie Posthumus, de l'Université McGill, ce qui nous a permis d'ouvrir un groupe de recherche intitulé « L'imaginaire botanique et la sensibilité écologique ». Nous nous sommes d'abord inspirées des réflexions de botanistes comme Francis Hallé et Robin Wall Kimmerer, et d'architectes-paysagistes comme Gilles Clément, mais c'est aussi grâce à des balades en compagnie de biologistes dans les jardins botaniques et dans les forêts que nous avons pu explorer cet univers méconnu, très étrange en somme, et que notre regard sur les plantes s'est peu à peu modifié. En lisant certains philosophes comme Emanuele Coccia et Michael Marder, nous avons pu mieux comprendre l'altérité des plantes, leur agentivité, leur mobilité, leur sensibilité. Et puis nous avons laissé les textes littéraires nous guider, d'abord et avant tout. Pour mieux comprendre comment les plantes investissent la littérature, nous avons



FIG. 1. Rachel Bouvet. Photo J. Lego.

distingué trois figures importantes – l’herbier, le jardin et le champ – et un axe transversal, celui de la mobilité. Par la suite, une autre figure s’est ajoutée, celle de la forêt (sur laquelle j’avais déjà travaillé dans le cadre d’une étude des paysages de l’immensité) et l’axe de la mobilité a donné lieu à l’élaboration d’une cartographie des plantes à travers les récits<sup>1</sup>. Il y a donc eu beaucoup de tâtonnements, d’essais et d’erreurs, avant d’arriver à mettre au point une approche botanique. Ce qui a joué un rôle important, ce sont les rencontres avec des chercheurs en biologie et le travail collectif avec les assistants de recherche. Nous avons créé une équipe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l’environnement, **GRIVE**, dans laquelle les disciplines sont assez diversifiées (botanique, foresterie, écologie, histoire, géographie, littérature, histoire de l’art, etc.). Lors du colloque sur la mobilité des plantes (*Mouvantes et émouvantes : les plantes à travers le récit*, Montréal, PUM, janvier 2024), nous avons invité les chercheurs de GRIVE à animer les séances, ce qui a donné lieu à des échanges très stimulants.

En fait, je cherche moins à marier les disciplines qu’à les faire dialoguer. Cela exige de prendre des risques – celui de s’aventurer dans une discipline inconnue (autant pour les littéraires qui ne connaissent rien à la botanique que pour les botanistes qui sont novices dans le domaine littéraire), il faut faire preuve d’humilité, accepter de ne rien savoir, ce qui n’est pas une posture facile à prendre en général pour les universitaires. Par ailleurs, nous avons dû remettre en question nos préconceptions concernant les plantes et certains de nos automa-

---

1. Voir [imaginairebotanique.uqam.ca](http://imaginairebotanique.uqam.ca) et notamment [imaginairebotanique.uqam.ca/cartographies](http://imaginairebotanique.uqam.ca/cartographies).

tismes, comme la tendance à placer l'être humain au centre de l'attention, ou en haut de la hiérarchie. Cela demande aussi un sens de l'équilibre, pour allier la rigueur scientifique et la sensibilité littéraire, et une certaine créativité, sur le plan conceptuel en particulier, puisque c'est grâce au bricolage – des notions, des idées, des analyses – que l'on avance. L'approche botanique de la littérature est présentée en détail dans l'essai intitulé *Entre les feuilles. Explorations de l'imaginaire contemporain*, que j'ai écrit en collaboration avec Stéphanie Posthumus, Jean-Pascal Bilodeau et Noémie Dubé (Québec, PUQ, 2024).

AJ, ML et OS – Vous vous situez dans le sillage de Kenneth White, fondateur de la géopoétique, récemment décédé (août 2023). Quels ont été les apports de son œuvre littéraire et critique pour vos travaux et pour la recherche en général ?

RB – J'ai découvert la géopoétique un peu par hasard. J'étais à la recherche d'un géographe pour collaborer à mes recherches sur le désert et j'ai rencontré Jean Morisset, géographe et poète, qui avait participé aux colloques et aux publications initiés par [Kenneth White](#) au moment de la création de l'[Institut international de géopoétique](#). Mes recherches sur le désert, le nomadisme, le voyage et l'exotisme m'avaient amenée à lire certains ouvrages de White (*L'Esprit nomade ; Segalen : théorie et pratique du voyage*) et j'avais été séduite par son concept de nomadisme intellectuel, de même que par son approche originale de Segalen. Mais c'est en lisant *Le Plateau de l'albatros*, de même que les *Cahiers de géopoétique*, produits dans le cadre de l'Archipel de géopoétique, que j'ai réalisé que ce champ de recherche et de création correspondait exactement à ce à quoi j'aspirais. Refonder le lien sensible et intelligent à la Terre, réunir des scientifiques, des chercheurs en sciences humaines, des écrivains et des artistes pour réfléchir et créer ensemble, au-delà des disciplines, cela résonnait avec mes intérêts profonds.

En fait, je me suis aperçue – comme beaucoup d'autres personnes – que je faisais de la géopoétique sans le savoir depuis un certain nombre d'années. J'ai donc invité Kenneth White à Montréal en 2003, il a fait des conférences dans des séminaires et participé à un colloque que j'avais organisé avec des collègues sur les *Nomades, voyageurs, déambulateurs, exploreurs. Les modalités du parcours en littérature* (L'Harmattan, 2006). Juste après le colloque nous avons fondé « [La Traversée – Atelier de géopoétique](#) », une aventure collective dont nous allons fêter cette année les 20 ans et qui a joué (et qui joue encore) un rôle déterminant pour moi à la fois sur le plan professionnel et sur le plan personnel. Au départ, nous avons développé la géopoétique dans le cadre universitaire, à la croisée de la géographie et de la littérature, et nous avons très vite mis sur pied une formule qui s'inspirait des deux disciplines : l'atelier nomade, sorte de laboratoire sur le terrain visant à explorer un thème et un lieu, à se mettre à l'écoute du lieu. La recherche-crédation nous a conduit à explorer des régions, des manières d'écrire, à publier une collection de carnets de navigation, à faire des blogues pour les flâneries individuelles et collectives en milieu urbain. À partir de 2016, La Traversée a pris son autonomie en devenant un organisme à but non lucratif et en se détachant de l'Archipel de géopoétique.

La géopoétique a été au cœur de mon enseignement et de mes recherches étant donné que j'ai intégré des activités sur le terrain, organisé des colloques et publié des essais sur les pratiques littéraires de l'espace, sur les liens entre littérature et géographie, sur la géopoétique de l'immensité, des confins, sujets sur lesquels j'ai donné également des séminaires de cycles supérieurs. À chaque étape, les essais et les récits de voyage de Kenneth White, de même que les nombreuses discussions que j'ai eues avec lui à Trébeurden – je passais le voir quasiment chaque année lors de mes séjours en Bretagne – ont été une source d'inspiration. Nous n'étions pas toujours d'accord, d'ailleurs nos chemins se sont séparés en 2016, pour toutes sortes de raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici, mais je lui suis redevable à plusieurs égards. Au Québec, la géopoétique a trouvé des conditions idéales pour se développer : la liberté dont nous bénéficions dans le milieu académique, en particulier à l'Université du Québec à Montréal, a permis de développer de nouvelles avenues de recherche-crédation ; la formidable énergie et le dynamisme qui animent le groupe de La Traversée depuis le début et qui s'est transmise au fil des générations a conduit à une intensification du rapport au dehors, à une véritable exploration des régions du Québec, à la fois de manière physique et par le biais de la création.

*AJ, ML et OS – Vos activités de recherche remettent en cause l'image traditionnelle des chercheurs-ses sédentaires, solitaires, calfeutrés dans leurs bureaux et leurs bibliothèques. Quels sont les apports d'une recherche conçue sur les modèles de la traversée, de la navigation, de la flânerie, du nomadisme, de la rencontre avec l'Autre (humain et non humain), etc. ?*

RB – Pour mettre la pensée en mouvement, il n'y a rien de mieux que de mettre le corps en marche, c'est bien connu, Rousseau le disait déjà. Mais on peut aussi penser à d'autres façons de sillonner le dehors : canoter, pédaler, prendre le train, chausser des raquettes ou des skis, etc. Le travail intellectuel prend un tout autre sens quand il s'arrime à un arpentage des lieux, quand on se met à l'écoute des autres, autant des plantes, des animaux, des champignons, du sol, du vent, de la pluie... qui constituent la base des écosystèmes, que des humains, dont les cultures et les personnalités sont un creuset de diversité. Penser ensemble, cela veut dire mettre en commun nos énergies, interroger nos désaccords parfois, accepter de traverser les cultures diversifiées qui se côtoient sur la planète, remettre en question nos certitudes pour expérimenter l'altérité des frontières, comme j'aime à la nommer, plutôt qu'en reconduisant les modèles issus de l'altérité binaire. Le travail en équipe, en collaboration, me semble beaucoup plus stimulant, beaucoup plus riche, que le travail réalisé de manière solitaire. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de travail individuel, loin de là. L'écriture en particulier exige la solitude du bureau et le silence des bibliothèques. Sauf que la dynamique est différente quand il y a une relance de l'un à l'autre. Cela apporte un surcroît de vie quand la recherche et la création sont reliées aux explorations en groupe, quand l'investigation collective autour de certaines thématiques se nourrit de l'exploration de paysages naturels ou de flâneries en milieu urbain. Ouvrir l'université sur le dehors, créer des ateliers de recherche-crédation au sein de la communauté pour être capable de capter des éclats de vie en forêt, au bord des lacs ou

des trottoirs : c'est grâce à ces gestes que j'ai réussi à concilier les différentes facettes de mon identité, à être à la fois chercheuse, professeure, femme, mère, écrivaine, à composer avec les différents territoires dans lesquels je suis ancrée (Bretagne, Égypte, Québec).

*AJ, ML et OS – Dans le domaine de l'enseignement, scolaire ou universitaire, comment concilier la rencontre avec la lecture et avec la nature ? Comment articuler ces deux modalités de l'apprentissage ?*

RB – C'est d'abord sur le terrain, avec les lectures *in situ*, que l'on peut articuler ces deux modalités de l'apprentissage : les balades littéraires, de manière générale, amènent les auditeurs à vivre le paysage évoqué par un poème ou un récit et à découvrir ses subtilités à l'aide du va-et-vient entre l'écoute et le paysage. Dans le contexte scolaire ou universitaire, il est tout à fait possible d'intégrer à ces promenades littéraires des exercices d'attention, de repérage, visant à observer la nature avec plus d'acuité. Apprendre à identifier les arbres à partir de leurs écorces, par exemple, ou à repérer les traces laissées par les animaux, permet d'aiguiser les perceptions, la curiosité, mais aussi d'augmenter le vocabulaire, la connaissance des écosystèmes, et partant d'améliorer la compréhension des textes. Les savoirs (botanique, écologique, etc.) jouent un rôle fondamental dans la saisie de l'environnement, dans la compréhension de la nature. Acquérir un savoir sur le terrain plutôt qu'à l'école exclusivement, dans un laboratoire de biologie où le microscope est l'instrument privilégié, cela semble assez logique pour les « sciences de la vie ». De la même façon, écouter quelqu'un lire un texte décrivant un paysage donne l'occasion de découvrir le lieu à travers une sensibilité particulière, qui résonne plus ou moins fortement avec la nôtre, à voir la nature autrement. D'autant plus que la voix se mêle en général aux autres bruits environnants : le vent dans les feuilles, les klaxons, les cris des oiseaux, etc. En devenant partie prenante du paysage sonore, la lecture prend une coloration différente, elle s'unit à la nature qui l'entourne.

Une autre manière d'envisager la question, au niveau universitaire cette fois, consiste à interroger les relations entre la lecture et le paysage. Dans le cas de certains récits, comme le récit de voyage ou le récit de flânerie, l'écriture constitue le prolongement de l'expérience, elle prend appui sur le vécu et se fixe sur des moments singuliers, riches en émotions et en paysages. Le processus de lecture, de son côté, met à profit l'expérience phénoménologique propre à chacun pour déployer la signification. La différence entre les deux postures est très grande : l'environnement ne joue qu'un rôle limité dans l'acte de lecture, qui se définit d'abord et avant tout comme une interaction entre un sujet et un texte. Sauf peut-être quand la lecture a lieu dehors, ou près d'une fenêtre, auquel cas le processus perceptif peut être affecté par les perturbations atmosphériques. Ce qui est sûr, c'est qu'il est impossible d'effectuer en même temps un acte de lecture (je parle ici de la lecture silencieuse et non de la lecture à haute voix effectuée par un tiers) et un acte de paysage : il faut suspendre momentanément l'un pour se laisser aller à l'autre, et *vice versa*. Impossible de lire tout en « vivant » le paysage : les deux actes nécessitent une attention de tous les sens.

Cela dit, on peut approfondir la réflexion sur l'espace littéraire, remettre en question l'idée selon laquelle il ne constitue qu'un décor pour l'action, ou encore que l'univers imaginaire est tout simplement un ensemble de lieux possédant un certain nombre de caractéristiques. Au lieu de reconduire la conception sédentaire de l'espace considérant le lieu comme unité de base, il est possible d'opter pour une lecture nomade qui privilégie un rapport à l'espace fondé sur la mobilité, le mouvement. Quand l'attention est dirigée vers l'avant, la posture du lecteur ou de la lectrice est ouverte, soumise à une certaine tension dans la mesure où la signification se dévoile en cheminant. À la manière des nomades qui arpentent sans cesse les mêmes chemins, la lecture nomade revient sur les mêmes lieux en se laissant guider par la sensibilité, par l'intuition. Le lecteur ou la lectrice peut faire des rapprochements avec les lieux connus, avec ses trajets quotidiens, engager une réflexion sur sa propre présence au monde.

L'approche géopoétique du texte littéraire que je propose dans mon essai *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen et JMG Le Clézio* (2016), de même que dans mes cours et séminaires, suggère d'explorer l'espace littéraire dans toutes ses dimensions, de cheminer à travers les mots, d'ouvrir des pistes, des voies d'accès permettant de capter les subtilités du texte. En proposant de déplier l'espace littéraire à partir de quatre perspectives – le paysage, le parcours, la carte, l'habiter –, d'utiliser autrement dit des notions issues de la géographie et de la philosophie pour étoffer l'analyse littéraire, elle se présente comme un art de lire fondé sur le désir d'intensifier le rapport sensible et intellectuel à la terre. En ce sens, la lecture ne peut être détachée du dehors, de la nature, de l'immersion du sujet lecteur dans le paysage.



FIG. 2. Brasénie de Schreber au lac Lusignan (Québec), plante à l'origine d'un atelier de La Traversée sur les milieux humides. Photo Rachel Bouvet.

*AJ, ML et OS – Quelle place accordez-vous à l'écriture, à la créativité dans cette approche à la fois dynamique, relationnelle et érudite de la nature et des études littéraires environnementales ?*

RB – Comme je l'ai dit plus tôt, le mouvement, le dehors, l'immersion dans la nature, l'éveil des sens, de l'attention, sont des éléments primordiaux dans cette approche, mais les activités qui stimulent la créativité le sont tout autant. Les traces de l'expérience vécue sur le terrain peuvent être scripturales, picturales, photographiques, cartographiques, sonores, etc. Elles forment le point de départ d'un travail de création dans lequel les éléments perçus, vécus, se mêleront et s'approfondiront pour construire une œuvre personnelle. Ceci permet de s'approprier les savoirs acquis durant l'activité, de les approfondir éventuellement, de poursuivre la réflexion sur un thème donné, de se fondre encore plus intensément à l'univers découvert à l'occasion de la balade. Après s'être mis à l'écoute du lieu, il s'agit de construire son propre récit à partir des matériaux captés sur place (sons, images, discours, brindilles, pétales, etc.) ou élaborés ensemble (cartes collectives, ateliers de fusain, de papier, de modelage, etc.).

Dans les sorties sur le terrain que j'organise en début de session dans mes cours de 1<sup>er</sup> cycle (Littérature et géographie) et dans mes séminaires (Pratiques de l'espace / Géopoétique de l'immensité), je demande aux étudiants de choisir le medium qui leur convient le mieux, car chacun a sa propre manière de s'exprimer. La créativité ne prend pas forcément le chemin de l'écriture, même pour les étudiants en études littéraires, qui sont formés à l'analyse mais pas forcément à la création littéraire. Ensuite ils ont plusieurs semaines pour y travailler en équipe ou individuellement. Il faut du temps pour que les idées mûrissent, pour que la création prenne forme, il faut remettre plusieurs fois l'ouvrage sur le métier, comme le dit bien l'expression. Ce n'est qu'à la fin de la session qu'ils présentent leurs réalisations, individuelles ou par équipes. Ce sont des moments forts dans l'apprentissage, car ils ont l'occasion de mettre à profit leurs talents, l'ensemble de leurs ressources personnelles, pas uniquement celles qui sont mobilisées lors de leur cursus universitaire, de partager la manière de percevoir le monde qui leur est propre, de s'interroger – ensemble – sur le lieu parcouru.

Dans les ateliers nomades de La Traversée, le groupe est composé majoritairement d'écrivains, d'artistes, de géographes et d'enseignants, ce qui fait que les quelques étudiants qui y participent saisissent d'emblée la démarche, sans qu'on ait besoin d'expliquer quoi que ce soit. Le comité qui organise l'atelier prévoit des activités, prépare un florilège de textes à lire avant l'événement, qui portent sur l'histoire et la géographie de la région ou du lieu exploré ou bien qui proviennent de textes littéraires inspirés par le lieu ou par le thème retenu. Des cartes géographiques et des reproductions de peintures accompagnent souvent les textes. Dans les deux derniers ateliers, un balado comprenant des témoignages et des réflexions, de même que des listes de chansons et de musiques se rapportant au thème choisi, ont été réalisés pour meubler les nombreuses heures de route. Sur place, des interventions sont faites par les organisateurs ou par des conférenciers invités de manière à partager une diversité de points de vue. Des lectures *in situ* ponctuent les trois journées, de même que des activités de création collective. Autant d'éléments qui nourrissent et stimulent la créativité.

Chacun sait qu'un carnet sera réalisé dans les mois suivant l'événement, un carnet auquel tous les participants sont invités à participer. Même si la majorité choisit l'écriture, qui peut prendre la forme du poème, du fragment, du récit, de l'essai..., d'autres font des croquis, des frottis, des œuvres sonores, soumettent des photographies, etc. La réalisation d'un carnet est toujours un moment fort, car les textes, sons et images recueillis apportent chacun une perception différente du lieu ou du thème exploré. Le travail d'édition, mené par une petite équipe de trois ou quatre personnes, cherche à créer des échos entre les contributions et à trouver des matériaux, un type de reliure, un format, en accord avec le thème exploré. Là aussi une forme de créativité s'exerce, qui peut donner lieu dans certains cas à du bricolage, à des pratiques artisanales (faire des empreintes de peinture sur un carton avec une roue de vélo pour la couverture du carnet ; réaliser un marque-page avec des fleurs séchées placées sur un support ; placer les artefacts ramassés dans les ruelles dans une pochette collée sur la 3<sup>e</sup> de couverture ; incruster des végétaux trouvés en forêt dans la pâte à papier...).

En ce qui concerne plus précisément la nature et les études littéraires environnementales, je dirais que l'écriture joue un rôle fondamental. Qu'il s'agisse de revisiter l'expérience vécue ou de prolonger certains moments particulièrement forts, dans tous les cas l'acte d'écrire enrichit la perception du lieu en traduisant la sensibilité à l'univers végétal, animal, fongique, aux météores. L'atelier constitue un laboratoire dans lequel chacun est libre d'expérimenter à sa façon de nouvelles manières d'écrire en se laissant porter par les émotions nées au contact d'un environnement singulier. Dans le creuset de l'écriture se mêlent la perception sensorielle de la nature, les savoirs acquis sur l'environnement exploré et la sensibilité au langage. Écrire, dans ce cas, c'est plonger au cœur des choses, se sentir vibrer au contact de l'environnement, chercher son propre chemin à travers le lacs des signes entremêlés aux souffles du monde.

## Bibliographie sélective

### Site web

[rachelbouvet.wordpress.com](http://rachelbouvet.wordpress.com)

### Essais

BOUVET Rachel, POSTHUMUS Stéphanie, BILODEAU Jean-Pascal et DUBÉ Noémie, *Entre les feuilles. Explorations de l'imaginaire botanique contemporain*, Québec, PUQ, coll. « Approches de l'imaginaire », 2024.

BOUVET Rachel, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.M.G. Le Clézio*, Québec, PUQ, 2015.

— *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 2006.

### Ouvrages collectifs

BOUVET Rachel et POSTHUMUS Stéphanie (dir.), *Mouvantes et mouvantes : les plantes à travers le récit*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Collection « Cavales », 2024.

BOUVET Rachel, BOCHATON Marine et MAIORANA Roxane (dir.), « Paroles d'arbres. Histoires de jardins », *Cahiers ReMix*, n° 12, 2020. Disponible sur [oic.uqam.ca](http://oic.uqam.ca)

- BOUVET Rachel (dir.), *Littérature et géographie*, Québec, PUQ, coll. « Approches de l'imaginaire », 2018.
- BOUVET Rachel et OLIVIERI-GODET Rita (dir.), *Géopoétique des confins*, Rennes, PUR, 2018.
- AMAR Georges, BOUVET Rachel et LOUBES Jean-Paul (dir.), *Ville et géopoétique*, Paris, L'Harmattan, 2016.
- CAMUS Audrey et BOUVET Rachel (dir.), *Topographies romanesques*, Rennes / Québec, Presses Universitaires de Rennes / Presses de l'Université du Québec, 2011.
- BOUVET Rachel, GUY Hélène et WADDELL Éric (dir.), *La Carte. Point de vue sur le monde*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.
- BOUVET Rachel et WHITE Kenneth (dir.), *Le Nouveau Territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2008.
- BOUVET Rachel, CARPENTIER André et CHARTIER Daniel (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours en littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- BOUVET Rachel et EL OMARI Basma (dir.), *L'Espace en toutes lettres*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003.

### Dossiers de revues

- BOUVET Rachel, MEILLON Bénédicte et RAMOUCHE Marie-Pierre (dir.), « Réenchanter le Sauvage Urbain : Réinventions écopoétiques et géopoétiques de nos façons de percevoir, penser et vivre avec la nature en ville », *Textes & contextes*, vol. 16, n° 1, 2021. Disponible sur [preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes](http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes)
- BOUVET Rachel et POSTHUMUS Stéphanie (dir.), « Plant Studies / Études végétales », *L'Esprit créateur*, vol. 60, n° 4, 2020. [muse.jhu.edu/issue/43432](http://muse.jhu.edu/issue/43432)
- BOUVET Rachel et COLIN Claire (dir.), « Habiter la Terre », *Cahiers J.M.G. Le Clézio*, n° 10, 2017.

### Chapitres de livres

- BOUVET Rachel, « Forêts et cabanes. Les figures du refuge », dans Daniel Chartier et Sara Bédard-Goulet (dir.), *The Northern Forest. La forêt nordique*, Tartu / Montréal, University of Tartu Press / Imaginaire | Nord, coll. « Isberg », 2022, p. 63-92.
- « La géopoétique au Québec dans tous ses états », dans Benoit Doyon-Gosselin et Julien Desrochers (dir.), *L'Espace dans tous ses états*, Moncton, Éditions Perce-neige, 2021, p. 23-43.
- « Paysages des confins : déserts, mers, forêts », dans Rachel Bouvet et Rita Olivieri-Godet (dir.), *Géopoétique des confins*, Rennes, PUR, 2018, p. 19-45.
- « L'altérité des frontières », dans Daniel Chartier, Helge Vidar Holm, Chantal Savoie et Margery Vibe Skagen (dir.), *Frontières, Actes du colloque québéco-norvégien*, Montréal / Bergen, Imaginaire | Nord / Université de Bergen, coll. « Isberg », 2017, p. 11-28. Disponible sur [archipel.uqam.ca](http://archipel.uqam.ca)
- BOUVET Rachel et POSTHUMUS Stéphanie, « Eco- and Geo- Approaches in French and Francophone Literary Studies », dans Hubert Zapf (dir.), *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology*, Berlin, Walter de Gruyter, 2016, p. 385-412.

### Articles

- BOUVET Rachel et LASNES Rodolphe, « Territoires de l'oubli et de l'absence : une approche géopoétique de la marche », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 162, « Flâner », dir. Bertrand Lévy, Reno Scariati et Ema Galifi, 2022, p. 25-43. [doi.org/10.3406/globe.2022.7835](https://doi.org/10.3406/globe.2022.7835)
- POSTHUMUS Stéphanie, TREMBLAY-GAUDETTE Gabriel et BOUVET Rachel, « Transformation, transmission : les nouvelles pratiques agricoles à travers la bande dessinée (Davodeau, Lemardelé, de Franqueville) », *Revue des sciences humaines*, n° 349, « Ce qui se trame sur terre : écopoétique des lieux ruraux », dir. Sylviane Coyault et Claire Jacquier, 2023, p. 133-171.
- BOUVET Rachel, GUÉGUEN Yannick et POSTHUMUS Stéphanie, « Méta-botanica : réflexion autour d'un art végétal audio-tactile », *L'entre-deux*, n° 12, « Sensibilités végétales : par-delà art et nature », dir. Florence Gaiotti, Isabelle Roussel-Gillet et Anne-Gaëlle Weber, 2022. Disponible sur [lentre-deux.com](http://lentre-deux.com)
- MEILLON Bénédicte, BOUVET Rachel et RAMOUCHE Marie-Pierre, « Réenchanter le sauvage urbain pour mieux percevoir, penser et vivre avec la nature en ville : questions d'oxymore et d'écopoétique », *Textes & contextes*, vol. 16, n° 1, 2021. Disponible sur [preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes](http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes)

- « Explorations géopoétiques au confluent de la littérature, de la géographie et de la botanique », *Tangence*, n° 125-126, « Publier à la tangence de la littérature, des arts et des sciences », dir. Hervé Guay et Roxanne Roy, 2021, p. 43-55. [doi.org/10.7202/1083862ar](https://doi.org/10.7202/1083862ar)
- BOUVET Rachel et DUBÉ Noémie, « Cartographie des frontières floues dans l'œuvre d'Audrée Wilhelmy », *Otrante. Art et littérature fantastiques*, n° 49, « Femme et fantastique au Canada », dir. Patrick Bergeron, Arnaud Huftier et Nathalie Watteyne, 2021, p. 127-148 ; *Cahiers Anne Hébert*, n° 17, p. 121-141. [doi.org/10.7202/1079393ar](https://doi.org/10.7202/1079393ar)
- BOUVET Rachel et MIAUX Sylvie, « La promenade végétale comme moyen de réenchanter l'espace urbain », *Textes & contextes*, vol. 16, n° 1, 2021. Disponible sur [preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes](http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes)
- BOUVET Rachel et DORION Joseph, « Le rapport au végétal dans *Ourania* de Le Clézio : de l'exploitation à l'auto-subsistance », *L'Esprit créateur*, vol. 60, n° 4, « Plant Studies / Études végétales », dir. Rachel Bouvet et Stéphanie Posthumus, 2020, p. 68-80. [doi.org/10.1353/esp.2020.0051](https://doi.org/10.1353/esp.2020.0051)
- BOUVET Rachel et POSTHUMUS Stéphanie, « Introduction », *L'Esprit créateur*, vol. 60, n° 4, « Plant Studies / Études végétales », 2020, p. 1-8. [doi.org/10.1353/esp.2020.0046](https://doi.org/10.1353/esp.2020.0046)
- « Les espaces interstitiels du végétal : le flamboyant et le sumac au seuil des habitations chez Marie NDiaye et Olivier Bleys », *Phantasia*, vol. 10, « Zones, passages, habitations. Les espaces contemporains à l'aune de la littérature », dir. Manon Delcour et Émilie Ieven, 2020, p. 39-49. [doi.org/10.25518/0774-7136.1170](https://doi.org/10.25518/0774-7136.1170)
- « La promenade littéraire, un dispositif pour des lecteurs en mouvement », *Enjeux et sociétés*, vol. 6, n° 2, « Promenade(s) et société en mouvement », automne 2019, p. 109-140. [doi.org/10.7202/1066695ar](https://doi.org/10.7202/1066695ar)
- BOUVET Rachel, MIAUX Sylvie, POSTHUMUS Stéphanie, HOPE Jonathan, MAUFFETTE Yves, CHASSAY Jean-François, GERVAIS Bertrand, MAILHOT Amélie-Anne et BOCHATON Marine, « Promenades végétales. Pour une approche interdisciplinaire », *Enjeux et sociétés*, vol. 6, n° 2, « Promenade(s) et société en mouvement », dir. Sylvie Miaux, Danièle Laplace-Treyture et Hélène Douence, 2019, p. 277-288. [doi.org/10.7202/1066700ar](https://doi.org/10.7202/1066700ar)
- « L'altérité dans toute sa diversité : registres, logiques, figures », *Caietele Echinox*, vol. 36, « Imaginaires de l'altérité », dir. Hicham Ismail, 2019, p. 34-45.
- BOUVET Rachel et LÉVY Bertrand, « Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 158, « Récits de voyage : Une géographie humaniste », 2018, p. 5-23. [www.persee.fr/doc/globe\\_0398-3412\\_2018\\_num\\_158\\_1\\_7722](http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2018_num_158_1_7722)
- « Habiter l'espace montréalais : dynamique des flâneries géopoétiques », *Interfaces*, vol. 17, n° 3, « Representações das dinâmicas urbanas na literatura e no cinema do Quebec e do Brasil », dir. Licia Soares de Souza et Volnei José Righi, 2017, p. 31-48. [doi.org/10.15210/interfaces.v17i3.12508](https://doi.org/10.15210/interfaces.v17i3.12508)